

AGRICULTURE BIO MANGER POUR VIVRE ET MANGER POUR CREVER

La propagande en faveur de l'agriculture industrielle a réussi à masquer l'essentiel. Non seulement la bio est meilleure pour les hommes, les sols, les eaux, mais elle peut nourrir le monde. Si.

Ya de quoi être saoulé. Depuis trente ans, et surtout depuis quinze, on entend en boucle la même chose : la bio est un sport de bobos, elle n'est praticable que sur de petites surfaces, elle n'est pas efficace, elle est bien sûr plus chère que l'autre, et, de toute façon, jamais elle ne pourrait nourrir les 9 milliards d'humains qui s'annoncent.

Bon : commençons donc par tirer le bilan de l'agriculture industrielle. Commencée au début du siècle passé aux États-Unis, elle a débarqué ici derrière les troupes américaines, en 1945. En France, la création de l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), la fondation de la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA), l'explosion de l'usage d'engrais et de pesticides se produisent en une poignée d'années, entre 1945 et 1950. Et n'oublions surtout pas l'apparition de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), lancée à Québec en 1945. Devise latine de cette dernière : *Fiat panis*. « Qu'il y ait du pain ! »

Eh bien, le plan a lamentablement foiré. L'agro-industrie a dévasté le monde, asséché les nappes phréatiques, empoisonné les sols pour des décennies à coups de pesticides,

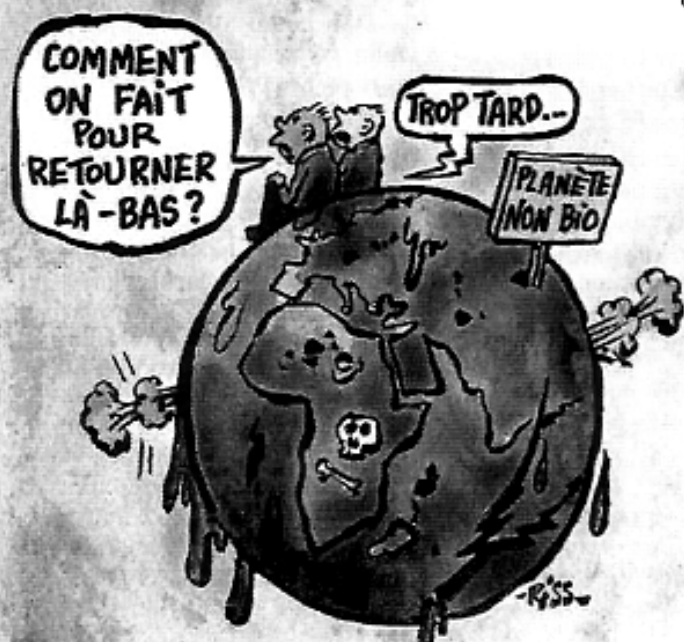
ruiné des centaines de millions de petits paysans, et elle a échoué dans les grandes largeurs. Les chiffres de la FAO indiquent que 870 millions d'humains crévent la dalle. En France, la FNSEA, ce syndicat bizarre qui a fondé son existence sur la disparition accélérée des siens — un paysan sur trois actifs en 1945, un sur trente aujourd'hui —, déchire à pleines dents son pacte fondateur.

En 1945, le *deal* passé avec l'État était clair : il fallait nourrir la France, et, plus tard, au temps des excédents, le monde. La FNSEA a oublié. Elle est dirigée aujourd'hui par un céréalier, Xavier Beulin, qui préside une holding, Sofiproteol — 7,2 milliards de chiffre d'affaires en 2012 —, spécialisée dans les biocarburants. Désormais, les industriels de l'agriculture ne parlent plus de nourrir la planète, ils font rouler les bagnoles avec des plantes alimentaires. Ces gens sont des héros de l'humanité.

TOUT EST BEAU DANS L'EAU

Sur l'autre bord, rappelons cette évidence : les paysans se sont (presque) toujours passés de pesticides de synthèse. L'industrie chimique ne s'est vraiment répandue que depuis l'après-guerre. De nombreuses expériences menées dans le monde entier prouvent que l'agroécologie — un système agricole complexe qui se passe de pesticides de synthèse — donne souvent d'excellents résultats. On commence à connaître en France le paysan-philosophe Pierre Rabhi, mais on ignore le plus souvent qu'il a aidé à former au Burkina Faso, à partir de 1981, des centaines de vulgarisateurs, qui auraient entraîné au total 100 000 paysans burkinabés. De son côté, Marie-Monique Robin rapporte dans son livre (également film) *Les Moissons du futur* (Arte éditions-La Découverte) que l'agroécologie est pratiquée avec de grands succès, sous des formes diverses, dans des pays comme le Malawi, le Japon, le Sénégal, le Mexique.

De telles initiatives sont-elles généralisables ? La réponse est loin d'être simple, mais, contrairement à ce que clame l'industrie de l'agriculture, elle existe. Regardons de plus près le cas Olivier de Schutter. Ce baron belge est depuis mai 2008 le rapporteur spécial des Nations unies pour le droit à l'alimentation. Un poste en vérité honorifique, mais qui permet au moins de parler. De Schutter ne se contente pas de faire de la figuration ? À peine installé, il rassemble des informations, cherche, et



NON PAS

finit par publier, début 2011, un rapport ahurissant sous le titre « Agroécologie et droit à l'alimentation ».

Il y affirme que l'agroécologie peut doubler la production alimentaire mondiale en dix ans, précisant : « *Et les preuves scientifiques actuelles démontrent que les méthodes agroécologiques sont plus efficaces que le recours aux engrais chimiques pour stimuler la production alimentaire dans les régions difficiles où se concentre la faim.* » Inefficace, la bio ? De Schutter écrit : « *À ce jour, les projets agroécologiques menés dans 57 pays en développement ont entraîné une augmentation de rendement moyenne de 80 % pour les récoltes, avec un gain moyen de 116 % pour tous les projets menés en Afrique.* » Le baron belge est-il un coucou écologiste planqué sous la robe de l'ONU ? Alors il n'est pas le seul. Car la vieille FAO, qui a toujours soutenu l'industrie de l'agriculture, rue elle aussi dans les brancards.

En mai 2007, sans faire le moindre bruit, s'est tenu un colloque international de la FAO sur le thème : « L'agriculture biologique et la sécurité alimentaire ». Le rapport qui en sort est un vrai panégyrique. L'agriculture bio est bonne pour la sécurité alimentaire, l'eau, les sols, la biodiversité. En outre, « *une conversion planétaire à l'agriculture biologique, sans défrichement de zones sauvages à des fins agricoles et sans utilisation d'engrais azotés, déboucherait sur une offre de produits agricoles de l'ordre de 2 640 à 4 380 kilocalories par personne et par jour* ». Largement de quoi nourrir la planète, et au-delà même. Cerise sur le gâteau : « *En moyenne, le rendement des cultures biologiques est comparable à celui des cultures conventionnelles.* »

En somme comme en résumé, on peut se passer du merdier défendu par Luc Guyau, ancien éleveur industriel français, ancien président de la FNSEA, glorieux militant de l'UMP devenu, sur insistance de Sarkozy, alors à l'Élysée, président de la FAO. On peut. Yes.